

3. Transmettre ou trafiquer ?

Je vous avoue que, parfois, « j'ai dans le cœur une grande tristesse, une douleur incessante » (Rm 9,2), comme saint Paul, quand je vois que, bien souvent, dans les communautés ou chez les moines et moniales particuliers que je visite et essaie d'accompagner, je ne perçois pas le souci essentiel de vivre leur vocation pour transmettre le Christ au monde, quand je vois que le souci de transmission ne coïncide pas, ou ne coïncide plus avec le souci de transmettre Jésus-Christ.

Les plus jeunes, parfois, ne se soucient d'aucune transmission : il leur suffit de recevoir et, s'ils donnent, l'important pour eux est que tous reconnaissent que ce qu'ils donnent vient d'eux-mêmes, est leur œuvre, leur talent, leur capacité, leur générosité. Parfois ils ont des projets géniaux pour transmettre au monde ce qui serait son salut, mais sans Jésus. Comme le monde, comme tout le monde, nous offrons au monde des "saluts" où le Christ n'est pas présent, où le Christ n'est pas concerné, n'est pas transmis.

Les plus vieux sont souvent angoissés et inquiets pour la transmission des observances, des traditions, des bâtiments. Ils veulent que « ça survive ». C'est comme s'ils voulaient transmettre la vie monastique sans transmettre le Christ qui est le seul sens de la vie monastique chrétienne.

Je généralise, évidemment. Partout et toujours je trouve des jeunes et des anciens qui vivent vraiment leur vocation monastique avec le seul souci d'aimer le Christ et de le transmettre par leur vie, leur témoignage, souvent silencieux et impuissant, mais sûrement fécond, quoi qu'il arrive dans le présent et le futur. Mais on a l'impression que ce ne sont que des exceptions, que ceux et celles qui ont un vrai souci de transmission évangélique sont comme étouffés par une foule occupée par d'autres trafics.

Voilà, ce sont peut-être les deux tendances qui se confrontent actuellement dans la vie monastique : ceux qui la vivent dans la transmission du Christ et ceux qui la vivent en « trafiquant ».

Saint Benoît, vous le savez, n'aime pas trop les trafics et les commerces, bien qu'il sache qu'ils sont aussi nécessaires à la vie d'un monastère. Les mises en garde qu'il exprime au chapitre 57 de la Règle sur les moines qui exercent un art semblent vraiment habitées par le souci de ne pas altérer la vraie transmission à laquelle nous sommes voués. Le moine orgueilleux, fier de son art, ne doit plus « transiter par celui-ci – *per eam non transeat* » (RB 57,3), et quand on vend les produits, les moines chargés de la « transaction » (« *per quorum manibus transigenda sunt* », 57,4), doivent se garder de toute fraude. On doit plutôt vendre moins cher que les séculiers « afin qu'en tout Dieu soit glorifié » (57,9). Ainsi nos transactions, nos trafics, c'est-à-dire tout ce que nous transmettons par ce que nous faisons nous-mêmes, doivent demeurer soumises et servir à la transmission de la gloire de Dieu en son Fils bien-aimé.

Dans le même sens, l'abbé est instamment invité à ne jamais se préoccuper « des choses transitoires [*transitoriis*], terrestres et caduques » plus que du salut des âmes des frères (cf. RB 2,33). Le « salut des âmes », ne l'oublions pas !, n'est pas avant tout un « état d'âme », un état que les âmes doivent atteindre, mais le Christ Sauveur que

l'abbé est appelé en premier à transmettre à ses frères par son enseignement et son exemple pour qu'ils s'unissent au Christ, pour qu'ils ne préfèrent absolument rien à Lui qui les conduit ensemble à la vie éternelle (cf. RB 72,11-12).

Ici je veux simplement souligner encore une fois combien il est important de distinguer la *transmission* de la *transition*. Lorsqu'un supérieur, une supérieure, et sa communauté se préoccupent des « choses transitoires » (2,33), cela veut dire qu'ils situent leur engagement au niveau de ce qui passe et se passe. Je crois que la transition pourrait être définie comme un mouvement « statique », un déplacement sans changement. On passe d'une situation à une autre, d'un temps à un autre, d'une génération à une autre, sans changer. Ce qui change est l'extérieur, les autres, mais nous, nous ne changeons pas. On passe à travers l'histoire sans trop se perturber. C'est comme une famille riche et noble qui arrive à léguer son patrimoine et son domaine d'une génération à l'autre sans être affectée par les mouvements de la société. C'est comme un bouchon qui reste toujours à la surface du fleuve, qu'il coule calmement ou qu'il traverse des ravins. Mais cela n'est pas la transmission, car ce que l'on fait passer n'est rien d'autre que soi-même, son bien, son patrimoine, et non un don qu'on reçoit et que l'on donne. Le don du Christ Sauveur ne transite pas à travers les temps : Il se transmet dans son corps qui est l'Église.

Dans ce sens, il est toujours édifiant de méditer sur comment les premiers disciples de Jésus ont vécu la transmission. On peut dire que la transmission incarnée par Jésus, la transmission de sa Personne par le Père à l'humanité, a été communiquée aux disciples, à l'Église. Et elle se transmet dans l'Église, de disciple à disciple, d'une génération à l'autre, jusqu'à la fin des temps.

Tout d'abord, la transmission par les disciples, par l'Église, reproduit le contenu et la forme de la transmission du Christ, c'est-à-dire qu'elle transmet la Personne de Jésus, sa présence, sa vie, sa parole, son action, son amour ; et elle la transmet avec la même humilité, avec le même détachement de soi vécus par le Christ. Saint Paul, les Apôtres, les Évangélistes, c'est toujours comme s'ils avaient le souci de nous dire : « Nous ne vous transmettons que ce que nous avons reçu, Jésus Christ, le Fils de Dieu Sauveur, que nous avons nous-mêmes reçu. »

Ce n'est pas un hasard si saint Paul exprime le sens de sa vie comme transmission du Christ lorsqu'il parle de l'Eucharistie : « J'ai moi-même reçu ce qui vient du Seigneur, et je vous l'ai transmis : la nuit où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain, puis, ayant rendu grâce, il le rompit, et dit : "Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites cela en mémoire de moi." » (1 Cor 11,23-24)

Le kérygme aussi, saint Paul le transmet parce qu'il l'a reçu : « Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures, il est apparu à Pierre, puis aux Douze ; et en tout dernier lieu, il est même apparu à l'avorton que je suis. » (1 Cor 15,3-5.8)

Paul transmet toujours un Christ présent et vivant, un Christ ressuscité qu'il a rencontré et qu'il rencontre. Il ne transmet pas les sacrements comme rites, ou le kérygme comme simple doctrine. Il transmet le Christ présent qui nous parle, qui rend vivantes toutes les Écritures.